

La Villa en Toscane

Laurent Girard

Laurent Girard

La Villa en Toscane

© Laurent Girard, 2026

ISBN numérique : 979-10-439-1303-7

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Partie Un – Paris

Chapitre Un

« La femme est un délicieux instrument de plaisir, mais il faut en connaître les frémissantes cordes, en étudier la prose, le clavier timide, le doigté changeant et capricieux. »

Honoré de Balzac

Deux ans plus tôt

Léa et Thomas se sont rencontrés un peu plus d'un an auparavant, lors d'un vernissage dans le Marais. Elle le croisait depuis une année déjà dans le cadre professionnel, sans jamais s'y attarder vraiment – cet homme de vingt ans son aîné, dont la réputation d'excellent chef et de grand professionnel ne lui avait pas échappé, et dont l'assurance tranquille, la maturité qui commandait à la vie avec naturel et élégance, avaient fini par la troubler plus qu'elle ne l'aurait admis. Il avait, par quelques allusions subtiles glissées au fil des mois – une remarque sur une publicité Hermès, une manière de s'attarder sur son esthétique plutôt que sur ses mots – laissé deviner un intérêt pour la soumission féminine bien avant qu'elle ne sache y mettre un nom. Elle ne connaissait rien au BDSM, mais au fond d'elle-même, croulant sous des responsabilités professionnelles qu'elle portait seule depuis toujours, elle n'était pas opposée à l'idée de se laisser diriger, un peu, et de tester ce pan nouveau de la sexualité – surtout si elle restait aussi consultée dans l'évolution de la relation qu'il avait su le laisser entendre.

Ce soir, elle lui avait proposé de fêter leur premier anniversaire ensemble dans un restaurant qu'elle rêvait de découvrir depuis longtemps : une petite adresse discrète près du Palais-Royal, tables espacées, nappes blanches, lumière tamisée par des appliques anciennes.

Le maître d'hôtel les installe près de la fenêtre, avec vue sur les jardins éclairés. Thomas commande une bouteille de bourgogne, un blanc léger qu'il avait repéré sur la carte. Léa, elle, ne cesse de sourire, un peu nerveuse – elle sait que ce dîner n'est pas tout à fait comme les autres.

Les premiers plats arrivent : une déclinaison de Saint-Jacques pour elle, un foie gras poêlé pour lui. La conversation glisse d'abord sur des banalités tendres – leur semaine, un ami commun, un film qu'ils veulent voir.

Léa fait tourner son verre de vin sans le porter à ses lèvres. Thomas, lui, a arrêté de manger depuis un moment, cherchant les mots pour parler de ce qu'ils sont en train de devenir : est-ce qu'ils s'engagent, est-ce que l'un des deux déménage, est-ce que cette histoire prend un tournant plus sérieux.

Le moment charnière

C'est finalement elle qui brise la glace, posant sa main sur la table, tout près de la sienne sans la toucher tout à fait : « On devrait parler de ce qu'on veut, tous les deux. » Le maître d'hôtel, discret, ralentit le service – il a l'habitude de ces dîners où l'assiette compte moins que ce qui se joue entre deux personnes.

Thomas prend une inspiration. « Oui, tu as parfaitement raison, alors je me lance. J'aimerais qu'on explore une dynamique où je prends plus... de responsabilité. Où tu me fais confiance pour porter certaines décisions. Ça s'appelle D/s – dominant et soumise. Ce n'est pas un jeu que je veux t'imposer un soir. C'est une façon d'être que j'aimerais construire avec toi, si tu en as envie aussi. »

Le silence qui suit n'est plus celui de l'attente anxieuse du début du repas. C'est un silence de réflexion – Léa digère, pèse, se demande ce que ça voudrait dire pour elle, pour eux. Elle ne s'attendait tout simplement pas à ça.

« Qu'est-ce que ça changerait, concrètement, entre nous ? » finit-elle par demander, la voix curieuse plutôt que fermée.

La négociation

Léa repose sa fourchette, entièrement concentrée maintenant. Ce n'est pas de la gêne qu'elle ressent, mais une forme de vertige intellectuel – comme si on venait de lui ouvrir une porte sur une pièce qu'elle ne savait pas exister dans sa propre maison.

« Concrètement... » Thomas cherche à être précis, pas vague. « Ça voudrait dire que dans certains domaines – pas tous – tu me laisserais décider. Pas parce que tu ne peux pas, mais parce que tu choisis de me faire confiance pour ça. Et moi, en échange, je porte cette responsabilité-là avec le plus grand sérieux. Ce n'est pas du pouvoir que je veux prendre. C'est du soin que je veux donner, d'une façon différente. »

Léa reste silencieuse un instant, puis : « Ça me fait peur et ça m'intrigue en même temps. J'ai toujours été quelqu'un qui contrôle tout. Mon travail, mes

plannings, mes relations. » Elle sourit à moitié. « Lâcher ça, même symboliquement, avec quelqu'un... c'est un acte de confiance immense. »

« Je ne te demande pas de répondre ce soir », dit Thomas. « Je voulais juste que ce soit dit. Que ce ne soit plus une pensée que je garde pour moi en me demandant si tu me jugerais. »

« Je ne te juge pas. » Elle le regarde vraiment, maintenant. « Je pense que j'ai besoin de comprendre ce que ça veut dire pour toi, émotionnellement. Pourquoi c'est important. Ce n'est pas une question de règles ou de pratiques. C'est une question de qui on devient l'un pour l'autre. »

« Et si je dis non ? » demande-t-elle, pas par défi, mais par besoin de savoir que la porte reste ouverte des deux côtés.

« Alors on reste ce qu'on est », répond-il sans hésiter. « Cette conversation n'est pas un ultimatum. C'est une invitation. »

Les questions

Léa prend une gorgée de vin, plus pour se donner une contenance que par envie. « D'accord. Alors dis-moi comment ça marche. Concrètement. Est-ce qu'il y a des règles ? Un cadre ? »

« Ça se construit ensemble, justement », dit Thomas. « Ce n'est pas moi qui débarque avec un contrat tout fait. On définirait ça à deux – dans quels domaines tu voudrais essayer de lâcher prise, où tu voudrais garder ton autonomie totale. Certains couples formalisent beaucoup, d'autres restent plus fluides. »

« Donne-moi un exemple. Un vrai. » Elle veut du concret, pas de la théorie.

Thomas réfléchit. « Par exemple – la façon dont on communique quand quelque chose ne va pas. Aujourd'hui, quand tu es contrariée, tu as tendance à te refermer, à vouloir régler ça seule avant de m'en parler. Dans ce que j'imagine, tu me dirais tout de suite, même si c'est inconfortable, parce que tu me ferais confiance pour t'aider à porter ça plutôt que de le porter seule. »

Léa se sent touchée, presque à vif – il vient de nommer quelque chose de vrai chez elle, quelque chose qu'elle n'avait jamais formulé aussi clairement. « Tu m'as observée », dit-elle doucement.

« Depuis le premier soir. »

« Et le mot "sécurité" », reprend-elle, « comment ça marche ? Comment je sais que je peux dire stop si quelque chose ne me convient pas ? »

« C'est la première règle, avant toutes les autres », répond Thomas sans hésiter. « Un mot, un geste, ce que tu veux – et tout s'arrête, immédiatement, sans discussion, sans justification à donner. Ce n'est pas négociable. La confiance que tu me donnes n'a de valeur que si tu sais que tu peux la reprendre à tout moment. »

Léa hoche lentement la tête, comme si cette réponse-là, plus que toute autre, venait de faire pencher la balance.

« Il y a autre chose », ajoute-t-elle. « Est-ce que ça veut dire que tu me vois comme... inférieure ? Que le respect que tu as pour moi change ? »

Il ne répond pas tout de suite – pas par calcul, mais parce que la question le submerge un peu. Quand il lui répond enfin, c'est simple : « Merci de me faire confiance. Je ne la prendrai pas à la légère. On en parle ce week-end, tranquillement, pour poser les bases ensemble ? »

Elle répond juste : oui.

Ce que ça change, pour l'instant

Rien de spectaculaire ne se passe ce soir-là. Pas de mise en scène, pas de rituel. Juste deux personnes qui viennent de déplacer une frontière invisible dans leur relation – et qui savent, l'un comme l'autre, que la vraie construction commence maintenant : parler des limites, des mots de sécurité, du rythme, de ce que chacun a besoin de dire à voix haute pour que la confiance tienne debout dans la durée.

Léa reste un moment silencieuse dans le taxi qui les ramène, un sentiment étrange en elle – un mélange de vertige et de calme, comme quelqu'un qui vient de sauter et qui découvre, en l'air, que ça ne fait pas aussi peur qu'elle le croyait. Elle ne sait pas encore que cette conversation l'amènera, progressivement, dans un univers dont elle ne soupçonnait alors pas l'existence.

Le week-end

Ils se retrouvent chez Thomas, un dimanche après-midi calme, thé fumant entre eux sur la table basse. Pas de mise en scène particulière – juste une conversation sérieuse entre deux adultes qui veulent bien faire les choses.

« Je propose qu'on commence par les limites », dit Thomas. « Ce qui est hors de question, ce qui t'intéresse, ce sur quoi tu hésites encore. »

Léa a préparé quelques notes sur son téléphone, un peu gênée de l'admettre. « J'ai réfléchi à trois catégories. Ce que je veux essayer. Ce dont je ne suis pas sûre. Ce qui ne me correspond pas du tout. »

« Parfait. Commence par où tu veux. »

Elle explique qu'elle aimerait que Thomas prenne certaines décisions du quotidien – où ils mangent, comment s'organise leur temps ensemble, parfois même des petites choses comme ce qu'elle porte pour une soirée. Des terrains d'entraînement, en quelque sorte, avant d'aller plus loin.

« Et j'aimerais qu'on ait un rituel », ajoute-t-elle, un peu timide. « Un moment, genre le dimanche soir, où on fait le point. Où je peux te dire ce qui m'a mis mal à l'aise dans la semaine, ce qui m'a plu. Pour que ça reste vivant, pas figé. »

Thomas note mentalement – il aime cette idée plus qu'il ne s'y attendait. « C'est exactement le genre de structure qui fait tenir ce genre de dynamique dans la durée. Sans ça, ça devient soit trop flou, soit trop rigide. »

Ce dont elle n'est pas sûre

« L'autorité en public », dit-elle. « Je ne sais pas encore comment je me sens là-dessus. Devant nos amis, ma famille. Je pense que j'ai besoin que ça reste privé, au moins pour l'instant. »

« Ça me va totalement », répond Thomas sans hésiter. « Ce qui se passe entre nous n'a pas besoin d'être visible pour être réel. »

Ils passent un long moment sur ce point – Thomas insiste, pas parce qu'il doute d'elle, mais parce qu'il veut que ce soit ancré avant tout le reste.

« On prend un mot simple », propose-t-il. « Quelque chose que tu ne dirais jamais par accident dans une conversation normale. »

Après quelques essais, ils choisissent « aubépine » – un mot qui ne surgirait jamais autrement, facile à retenir, à dire même sous le coup de l'émotion.

« Et un deuxième mot », ajoute Thomas, « pour dire "ralentis, mais ne t'arrête pas complètement". Pas tout est noir ou blanc. »

Ils optent pour « orange » – plus léger, plus facile à glisser dans une phrase sans rompre le moment.

Ce qui reste hors sujet

Léa est claire sur ce point : rien qui touche à son travail, à ses finances personnelles, à ses amitiés. « Ça, c'est à moi. Ce n'est pas négociable, et ce n'est pas lié à nous. »

« Je n'aurais jamais voulu que ce soit autrement », dit Thomas. « Ce qu'on construit, c'est une part de notre relation. Pas toute ta vie. »

Ils terminent l'après-midi en se relisant, presque comme un contrat moral plus qu'un document formel – se promettant de refaire ce point dans un mois, pour ajuster, retirer ce qui ne marche pas, ajouter ce qui fonctionne bien.

Léa se sent, en partant, plus légère qu'elle ne l'aurait imaginé – comme si nommer les choses avait déjà désamorcé une bonne partie de sa peur.

Le premier test

Le mercredi suivant, Thomas lui envoie un message en fin d'après-midi : « Ce soir, je choisis le restaurant. Sois prête à 20h, tenue élégante, je m'occupe du reste. »

C'est un détail minuscule, presque dérisoire vu de l'extérieur. Mais Léa reste plantée devant son téléphone un long moment, surprise par l'intensité de sa propre réaction – un mélange d'excitation et d'une envie presque irrésistible de reprendre le contrôle, de demander où, de proposer une alternative.

Elle résiste. Elle range son téléphone et va se préparer sans poser de question.

Thomas l'emmène dans un petit bistrot qu'elle ne connaît pas, dans le 11ème. Rien d'extraordinaire, mais choisi avec soin – il se souvient qu'elle avait mentionné, des semaines plus tôt, vouloir goûter la cuisine géorgienne.

« Tu as retenu ça ? » demande-t-elle, touchée.

« Je retiens beaucoup de choses. »

Pendant le repas, elle remarque quelque chose d'inattendu : le simple fait de ne pas avoir eu à décider – où aller, quoi choisir – lui a laissé une sorte d'espace mental qu'elle ne s'attendait pas à ressentir. Pas de vide, mais de calme.

« C'est étrange », dit-elle à voix haute. « Je m'attendais à me sentir frustrée. Je me sens... reposée, plutôt. »

« C'est souvent ça, la surprise », répond Thomas. « Ce n'est pas la perte de contrôle qui fatigue. C'est de devoir tout porter, tout le temps, sans jamais poser la charge. »